



SCÈNE II.

JEANNE D'ARC EN PRISON,

MONOLOGUE EN UN ACTE ET EN VERS,

PAR MM. PÉRIN ET ÉLIE SAUVAGE.

PERSONNAGES.

JEANNE D'ARC..... M^{lle} CLARINDA.

UN JUGE..... M. RAUCOURT.

JUGES, ARCHERS, PEUPLE.

ACTEURS.

M^{lle} CLARINDA.

M. RAUCOURT.

Ce petit drame historique fait partie de la collection d'ouvrages consacrés aux exercices des élèves de M. Raucourt. Nous devons à la jeune femme qui a créé le rôle de Jeanne un témoignage public d'admiration pour l'âme et la chaleur qu'elle y a déployées, et des remerciements sincères à M. Raucourt, qui, en dehors de ses travaux, encourage les jeunes auteurs et lègue à l'art dramatique des élèves dignes de lui.

Les auteurs reconnaissants,

PÉRIN, ELIE SAUVAGE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente l'intérieur d'un cachot.

Au lever du rideau, Jeanne est endormie. Elle semble agitée par un rêve.

JEANNE.

Arrêtez!... ce sont tous des frères, des Français!
 Réunissez-vous donc pour chasser ces Anglais...
 Allons, braves soldats, couronnez vous de gloire,
 Et criez avec moi : La mort ou la victoire!...
 S'éveillant.

Dans mon cœur je ne sais quel funeste soupçon
 Se glisse... ou suis-je ici? toujours dans ma prison;
 Oui, mon enthousiasme était un vain mensonge,
 J'étais victorieuse, et ce n'était qu'un songe.
 Dieu détourne de moi son regard tout-puissant;

Voici mon dernier jour, et le bûcher m'attend.
 Mourir ! quand je me sens dans la vigueur de l'âge,
 Lorsque l'adversité retrempe mon courage !
 Quand m'épargna la guerre aller mourir ainsi...
 Sur un bûcher honteux ! . . . Retirez-moi d'ici !
 Pour moi plus de cachot, plus de pesante chaîne.
 Il me faut des combats pour assouvir ma haine.
 Un cheval ! un cheval ! l'étendard à la main,
 A travers les Anglais frayons-nous un chemin.
 Entendez-vous sonner l'heure de délivrance !
 Venez tous avec moi reconquérir la France.
 Le moment est venu par nous tant souhaité,
 Et nous touchons enfin à notre liberté !

Revenant à elle. •

Où vais-je m'égarer ? quel espoir me transporte ?
 La liberté pour moi ! . . . la mort veille à ma porte,
 Et bientôt un prélat va donner le signal
 Qui doit en me frappant le nommer cardinal.
 Hélas ! quand finiront les malheurs de la France !

Elle tombe dans une profonde rêverie.

Qu'êtes vous devenus, beaux jours de mon enfance ?
 Simple, ignorant sur moi les desseins éternels,
 Je guidais dans les champs les troupeaux paternels ;
 Et le soir en rentrant dans notre humble chaumière
 Je retrouvais toujours les baisers de ma mère.
 Pour m'élancer après de fatales clartés,
 O lieux chéris ! pourquoi vous ai-je donc quittés !
 Sans mes tristes grandeurs, ô fortune jalouse !
 Aujourd'hui je serais peut-être mère, épouse . . .
 Mère ! . . . épouse ! . . . doux noms qui me font tressaillir ;
 Auprès de mes enfants je me verrais vieillir.
 Quel lâche repentir, Jeanne, vient donc t'atteindre !

Avec une noble fierté.

Tu sauvas ta patrie et tu pourrais te plaindre ?
 Reprends des sentiments dignes d'un si beau sort,
 Et qu'ainsi que ta vie, on admire ta mort.
 Ceux que le ciel choisit pour une œuvre divine
 Se ressentent toujours de leur sainte origine ;
 Comme le fils de Dieu crucifié pour nous,
 Ils ne sont à personne afin qu'ils soient à tous !
 Rappelons-nous ce temps de si courte durée
 Où, suivant l'éternel qui m'avait inspirée,
 De la religion j'arborai les couleurs.
 Pour sauver mon pays je viens à Vaucouleurs
 Demander du secours . . . on me traite de folle . . .
 On commence bientôt à croire à ma parole,
 Mais avec crainte encor. Pour éprouver ma foi,
 Parmi tous les seigneurs assis autour de moi,
 Quelqu'un se lève et dit : Montre-nous le roi Charle.
 Sire, criai-je au roi, par ma voix Dieu vous parle ;
 Avec moi vos soldats seront victorieux,
 Et vous remonterez au rang de vos aïeux.
 Que le roi d'Angleterre apprenne donc qu'en France
 Il est assez de fer pour garnir une lance.
 Suivez tous Jeanne d'Arc, ne perdez point de temps ;
 Je suis venue ici pour sauver Orléans.
 A peine ai-je parlé, qu'aussitôt la noblesse,
 Approuvant mon projet, pousse un cri d'allégresse :
 Montjoie et Saint-Denis ! . . . au combat ! au combat !
 Chacun de nos seigneurs alors se fait soldat.
 Le père encourageait le fils avec des larmes ;

Il peignait à ses yeux la gloire de nos armes;
 Les mères rassembloient les javelots épars,
 Et tous les vétérans cherchaient leurs étendards;
 On voyait dans leurs yeux la noble impatience
 Qui de leur sang vieilli réchauffait la vaillance;
 Tous de verser leur sang se faisant un plaisir,
 Criaient à haute voix : Il faut vaincre ou mourir !
 Sur les Anglais vainqueurs je guide nos cohortes ;
 Orléans devant Jeanne ouvrit bientôt ses portes.
 Mais pour sauver la France et remettre à Valois
 Le trône de Clovis, le sceptre de nos rois,
 Ce n'était pas assez pour nous d'une conquête,
 Il fallait aux Français une plus belle fête.
 D'Orléans libre enfin on quitte les remparts,
 La gloire suit partout nos brillants étendards.
 Et le temple de Reims voit dans sa noble enceinte
 Sur le front de Valois s'épancher l'huile sainte.
 Là pour moi s'arrêtaient les ordres de mon Dieu;
 A l'armée, à la cour je devais dire adieu,
 Et reprendre l'habit de la simple bergère.
 Oh ! de l'ambition erreur trop mensongère !
 Dieu m'avait retiré la force de son bras.
 Sous les murs de Paris, sans craindre le trépas,
 Je restai toute seule au péril de ma vie.
 Chacun m'abandonna; la sourde jalousie
 Tourmentait en secret le cœur de nos barons,
 Qui croyaient par ma mort relever leurs blasons.
 Pardonnez-moi, grand Dieu, ma désobéissance :
 Jetez sur la coupable un regard de clémence;
 Je suis prête à paraître au divin tribunal,
 Et l'Anglais de ma mort peut donner le signal.

SCÈNE II.

JEANNE, JUGES, ARCHERS, PEUPLE.

UN JUGE.

Jeanne, n'avez-vous pas des aveux à nous faire ?
 Il en est temps encor, soyez franche et sincère ;
 Dites que votre glaive, aux Anglais si fatal,
 Ne fut que l'instrument d'un pouvoir infernal,
 Et nous pourrons encor vous accorder la vie.

JEANNE.

Anglais, je vous dirai quelle fut ma magie :
 La volonté de Dieu, qui nous commande à tous,
 Mon amour pour la France et ma haine pour vous.
 Afin d'humilier d'orgueilleuses natures,
 Le ciel souvent se sert de faibles créatures.
 Attila sur Paris se ruait triomphant:
 Geneviève paraît... il fuit comme un enfant.
 Anglais, on vous fuyait l'épouvante dans l'âme,
 Vous avez fui bientôt... et devant une femme.

LE JUGE.

Prenez garde au bûcher qui s'allume pour vous !

JEANNE.

Du haut de mon bûcher je vous domine tous !
 La défaite sied mieux qu'une telle victoire :
 Vous vous couvrez de honte en me couvrant de gloire ;
 Car de l'histoire un jour l'inflexible équité
 Flétrira mes bourreaux dans la postérité.

Mais écoutez ces mots : Pour sauver notre France,
 Le peuple contre vous va demander vengeance.
 Avant qu'il soit deux ans, notre seigneur et roi
 Vous aura tous chassés; et vous, tremblants d'effroi,
 Incapables de fuir, accablés de faiblesse,
 Vous abandonnerez dans l'antique Lutèce
 Le souverain bâtarde nommé par vos Anglais,
 Et qui ne peut régner sur les vrais cœurs français.
 Lui notre roi ? Jamais ! qui nous le dit blasphème,
 Car nous avons sur lui lancé notre anathème.

LE JUGE.

Malheureuse ! . . . arrêtez ! vous qui parlez ainsi,
 Oubliez-vous l'arrêt ? . . .

JEANNE.

Je m'en souviens, merci.

Après une pause.

Je suis votre victime en marchant au supplice,
 Il faut donc par ma mort finir mon sacrifice.
 O Jésus, fils de Dieu, notre divin Sauveur

Elle prend la croix.

Tu vas jusqu'à ma mort soutenir mon ardeur.
 Quand la flamme viendra m'arracher à la vie,
 Guide-moi vers les cieux aux genoux de Marie.

Elle remonte la scène, puis se tournant vers les archers.

Toute prête à paraître au divin tribunal,
 Je pardonne à tous ceux qui m'ont voulu du mal.

LE PEUPLE, *au dehors.*

Au bûcher Jeanne d'Arc ! au bûcher la sorcière !

JEANNE.

Je suis prête à partir, soldats de l'Angleterre;
 Venez apprendre à vivre en me voyant mourir;
 Venez, et tremblez, vous qui me faites périr !
 Ce qui devait nous perdre est notre délivrance,
 Et ma cendre en volant fécondera la France.

Elle sort. Plusieurs archers se courbent sur son passage. Elle se retourne et semble bénir les soldats.

FIN.